



HAL
open science

Parler son histoire en formation : surprises, méprises, déprises et reprises.

Frédérique Lerbet-Sereni

► To cite this version:

Frédérique Lerbet-Sereni. Parler son histoire en formation : surprises, méprises, déprises et reprises.. 2003. halshs-01452370

HAL Id: halshs-01452370

<https://shs.hal.science/halshs-01452370>

Submitted on 1 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Parler son histoire en formation : surprises, méprises, déprises et reprises.

Frédérique Lerbet-Sereni

Professeur

Université de Pau et des Pays de l'Adour

La réflexion qui va être développée s'efforce de restituer mon cheminement à l'égard des histoires de vie. Un cheminement de chercheur dans un premier temps, puis un cheminement de type praticien réflexif, après une expérience personnelle dans un groupe que l'on peut référer aux histoires de vie. Les questions du chercheur ayant déjà fait l'objet d'écrits de ma part, je me contenterai de les rappeler brièvement. C'est sur la seconde entrée que je vais essentiellement me centrer, parce que c'est elle qui a généré le titre de cette intervention. Ainsi, il s'agira ici de restituer mon expérience de « parler mon histoire, qui a été pour moi l'expérience de surprises, méprises, déprises, reprises », expérience que je me suis ensuite efforcée de théoriser, après m'être à la fois fait confiance sur ma formulation « immédiate », et l'avoir bousculée par le filtre de la critique conceptuelle. Enfin, je tenterai de repérer quelles peuvent être certaines des implications de ce parcours réflexif en matière de pratiques de formation de formateurs.

Expériences personnelles

a) Le chercheur

J'ai accompli l'ensemble de mon parcours d'apprenti à maître-chercheur sous la direction de Gaston Pineau (du DUEPS jusqu'à l'Habilitation à Diriger des Recherches). Difficile, dans ces conditions, de passer à côté des Histoires de Vie en tant que méthode de recherche, c'est-à-dire méthode de recueil et de traitement des données de la recherche. De ma première recherche, engagée dans cette voie, j'ai surtout retenu une difficulté personnelle à assumer ce que je me trouvais amenée à demander à l'autre : qu'il parle de lui, parce que c'est heuristiquement important (la science accorde une valeur à cette parole, valeur que le chercheur fait valoir par sa recherche), mais comme si cette énonciation ni ne faisait retour du sujet sur lui-même, ni ne s'adressait à quelqu'un (moi en l'occurrence). Bref, la valeur scientifique, qui fait de la production du discours un acte non-neutre, ne me semblait pas assortie de ses équivalents théoriques (en termes de langage, de relation et de temps), pas

plus que de ses équivalents éthiques. Cela peut relever davantage d'une difficulté qui me serait propre (des précautions masquant incompétence ou inhibition ou défense ou...). Mais des exemples vont aussi dans mon sens, comme par exemple le refus de Marie-Michèle, dix ans après, d'autoriser la réédition du livre co-écrit et co-signé avec Gaston Pineau. Pourtant, au moment de la publication, sa joie était grande, de conférence en conférence, pour témoigner de l'expérience. La parole engage, dans une durée dont personne ne peut dater ni le début ni la fin. De ses effets, non neutres, le chercheur me semble ne pas pouvoir se désengager. Sans doute y a-t-il alors à réfléchir aux termes de son engagement, à ce qu'il propose pour accompagner, si nécessaire, la durée de l'autre. C'est ce que j'ai commencé à interroger dans ma synthèse d'HDR¹, mais qui reste, à mon sens, à approfondir.

Le chercheur peut penser lever la difficulté en ayant pour corpus son propre récit de vie. Il rencontre alors des difficultés méthodologiques importantes, pour parvenir à produire une recherche qui ne soit pas que la seule auto-légitimation de sa propre histoire. Il doit en particulier s'adosser à une armature théorique la plus élaborée possible, et faire un travail de problématisation permanent au fil de sa recherche, sous peine, comme témoignait dernièrement un thésard engagé là-dedans, « de devenir fou » : se noyer en soi-même est sans doute fécond, si l'on parvient par le toucher du fond, à appuyer une remontée décalée, en position critique au regard de la descente ...

b) L'auto-bio-narrateur/graphe

Pendant une année, à l'initiative d'un chercheur engagé dans les histoires de vie, j'ai participé à un groupe de travail d'une demie douzaine de personnes, qui s'est réuni chaque mois. Le protocole était le suivant : sous l'intitulé générique « trajet personnel, trajectoire professionnelle », une séance de travail (environ trois heures) a été mise à la disposition de chacun. Selon l'interprétation faite de l'intitulé générique, selon le désir d'y entrer par ici ou par là pour les uns et les autres, et bien sûr selon les expériences singulières, les contenus comme les angles d'attaque et les supports de parole ont été fort variés. Mais chaque fois s'est répété le même protocole : prise de parole individuelle, enregistrée, suivie d'échanges avec le groupe, eux aussi enregistrés. Restitution à la personne de la cassette. Et travail d'écriture personnelle à partir de ce temps partagé dont les traces appartiennent à l'intéressé. Le contexte institutionnel, ou plutôt a-institutionnel, mérite d'être signalé : un groupe dont

¹ F.Lerbet-Sereni, *De la relation paradoxale au paradoxe de la relation : le travail du versus. Contribution à une éthique de l'accompagnement*, Synthèse présentée en vue de l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Tours, 1997, plus particulièrement le chapitre III « Contre-jour méthodologique ».

aucun des membres n'occupe de position hiérarchique par rapport aux autres ; un groupe dans lequel personne n'est rémunéré pour participer ; un groupe sans obligation de résultats à prouver à un tiers externe ; un groupe en somme institutionnellement clandestin et bénévole sans chef, sans projet de durée au-delà du temps d'expérience collective, même si la possibilité de sa durée restait ouverte. S'il fallait qualifier l'approche, je dirais qu'elle était auto-régulée et co-régularisée. Auto-régulée, dans la mesure où chacun choisissait tant sa présence, que sa limite dans la parole intime qu'il proposait à échanges, ainsi que ce qu'il voulait en restituer à l'écrit : à chacun, ainsi, de faire sa propre expérience de son rapport à son engagement/retenu devant d'autres (par exemple, le refus de répondre à certaines questions a toujours été accueilli avec respect par le groupe). Co-régularisée, dans la mesure où nous avons à la fois convenu conjointement du protocole et que l'un ou l'autre, alternativement, en a assuré la garantie.

Au cours de cette expérience, j'ai donc pour mon propre compte essayé de « parler mon histoire », en mettant en parallèle, en correspondance, en écho, en articulation, en contradiction..., mon trajet personnel (celui de petite-fille, de fille, de sœur, de femme, de mère, d'épouse, d'amie) et ma trajectoire professionnelle (celle de chercheur avec ses objets de recherche, ou plutôt son évolution dans ses rapports avec son objet de recherche). C'est au regard de cette expérience que m'est venu le titre de cette intervention : « surprises, méprises, déprises, reprises », comme une expression possible de ce qu'il me semblait avoir vécu. Car à ne pas avoir préparé ma prise de parole dans ce groupe, je me suis surprise à évoquer ceci ou cela, à l'associer à ceci ou cela, à le formuler comme ceci ou comme cela. Et si j'ai parfois pu croire que ces surprises avaient quelque côté « illumination », voire « révélation » d'un sens absolu et définitivement progressiste dans ma compréhension de ce qui m'anime, il m'a bien fallu aussi reconnaître la relativité de cette illusion d'absolu, et les méprises qui l'accompagnaient et qu'elle engendrait. La reconnaissance de la possibilité de méprise qui accompagne la surprise s'appuierait alors sur un nécessaire travail de déprises, déprises de soi, déprises de ses mots, déprises de ses significations trop rapides, ce à quoi contribue en particulier la distance propre à l'écoute de l'enregistrement de sa petite histoire partagée. Premier après coup suspensif, qui nous permet alors de nous mettre en attente d'un sens autre, à venir, celui auquel l'élaboration de l'écriture peut par exemple contribuer. Ce temps d'écriture devient temps de reprises, reprises de ce qui reste valide après la déprise, mais reprise aussi des déprises, qui ont peut-être été un peu vite, un peu trop défensivement mises au rebus, comme reprise des surprises et des méprises. Reprises toujours susceptibles, donc, d'engendrer leurs propres surprises, méprises etc... Du vécu à sa parole, de la parole à

l'échange, de la parole échangée à son écriture, de son écriture à sa publication, et, des effets vécus en retour de tous ces moments, on peut peut-être ainsi rendre compte par « surprises, méprises, déprises, reprises ». Mais le caractère indéniablement bouclé de tout cela, s'il apparaît nettement ici, n'a pas été ma première impression : j'avais plutôt le sentiment que l'opposition « surprises et méprises » rendait compte de l'expérience de paroles, et que l'opposition « déprises, reprises » illustre, elle, celle d'écriture. La complémentarité des deux temps se rassemblait dans leur succession. Pourtant, je n'avais pas non plus proposé comme titre « Surprises et méprises. Déprises et reprises ». La succession de virgules, signe relativement neutre de succession des différences, laissait sans doute la place à la complexité récursive qui semble pouvoir lier ces processus, dans un autre ordre que celui de la linéarité chronologique. C'est à la fois le travail critique d'investigation théorique autour de ces termes et le travail d'écriture présent qui m'a permis d'approfondir ma réflexion sur mon expérience, en quelque sorte une analyse de ma pratique d'histoire parlée. La modélisation succincte qui en découlera pourra être entendue comme une possible grille de lecture, à l'usage des formateurs de formateurs, pour « lire » ce que les dispositifs qu'ils proposent leur semblent permettre/ne pas permettre de ces processus et de leurs liens. Parce que c'est une modélisation, ce n'est pas un modèle. Après cette approche théorisante des processus qui semblent soutenir cette dynamique d'auto-formation par une parole qui se travaille, j'aborderai dans un troisième temps ce qu'engage le fait, pour une personne, de « parler son histoire », de l'adresser et de la signer.

Surprises, méprises, déprises, reprises ou surprises/méprises/déprises/reprises : vers une modélisation

Au travers de ces quatre termes qui se sont en quelque sorte imposés pour traduire ma propre expérience, c'est l'histoire d'un sujet aux **prises** avec son histoire que je tente donc d'approfondir, un sujet lui aussi entendu dans sa complexité et ses paradoxes, c'est-à-dire à la fois sujet assujéti et sujet qui apprend à dire « je ». Entrer par cette question de la « prise », celle de « l'être aux prises », c'est une autre façon de dire que la puissance du sujet se construit d'une dialectique jamais achevée entre le renoncement à la toute-puissance et celui à l'impuissance. L'approche sera surtout étymologique, parce que c'est ici ce travail

étymologique² qui m'a permis de dénicher, derrière un sens ordinaire et commun, des ponts, des passages de sens, par lesquels des potentialités plus voilées pouvaient se laisser entrevoir. Je reprendrai les paires d'opposés issues de ma première approche expérientielle, pour ensuite nouer l'ensemble de façon plus complexe.

Prendre, tout d'abord. Il vient du latin *prehendere*, ou *praehendere*, "saisir, prendre, occuper, prendre possession d'un lieu, atteindre. Ce verbe et ses composés ont un double sens physique et moral, c'est-à-dire celui d'un jugement de valeur positif ou négatif (cf *apprehensio* : action de saisir ; connaissance ; intelligence. *Comprehensio* : se saisir de ; prendre ensemble, embrasser ; comprendre). Dans cette réflexion, c'est en fait sur le sens physique que je m'appuie, pour le symboliser par analogie, afin de tenter de repérer le travail que peut opérer un sujet pour penser son histoire et se penser dans son histoire. Des processus de "prise de quelque chose", justement sans connotation morale, mais comme des déplacements variés, des regards mobiles sur soi, par lesquels peut s'enclencher sous de nouvelles configurations la boucle qui lie faire et penser.

1° Surprises/méprises

a) Surprises : vient de « sor-pris », « être surpris de », c'est-à-dire "être surpassé en", être pénétré d'un sentiment, étonné, déconcerté, voire abusé. La surprise, c'est aussi "ce qui est pris en sus". Au Moyen-Age, la "surprise" est ainsi un impôt extraordinaire. Ce sens évoluera alors vers celui d'"affecter, toucher une personne qui n'y était pas préparée. Prendre au dépourvu, puis envahir brusquement quelqu'un. Découvrir inopinément ou volontairement". A partir du XVème siècle, "surprendre" signifie "frapper l'esprit en étant autre que ce qu'on attendait".

sur ← *sub*, *su(b)s* : sous, au fond (de). Un sens dérivé est « dans le voisinage de, à l'approche de », d'où « au moment de » et par suite « un moment après, immédiatement après ». Au sens moral, contient l'idée de soumission et d'infériorité. En composition, outre l'idée de « sous, dessous », *sub* exprime soit l'idée de substitution (« à la place de »), et par suite de succession, soit d'une action furtive.

La parenté avec *super* apparaît dans des composés comme *suspicio*, qui ne veut pas dire « regarder en dessous » mais « regarder d'en bas vers le haut, regarder d'en dessous »,

² J'ai travaillé avec le *Dictionnaire historique Robert de la langue française* (2 volumes ; direction A. Rey), le Gaffiot (dictionnaire latin-français), et le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* (Ernout et Meillet).

sublevo, « soulager », c'est-à-dire « alléger en soulevant ». *Sub* marque alors un mouvement vers le haut, comme dans l'expression *susque deque* « de bas en haut comme de haut en bas » qui a donné l'idée de « indifféremment, de toute façon ». Ainsi s'explique qu'on puisse rattacher, malgré les sens opposés, *sub* et *super*. L'opposition de sens entre *sub* et *super* est de date indo-européenne. Les composés en *sub*, *sus* signifient plutôt l'idée de mouvement de bas en haut.

b) méprises :

mé, més, mes : préfixe issu de la particule francique “ *missi* ” (cf *mis* en Anglais ou *miss* en allemand). *Missio* a deux sens : “ mutuel, en alternance ”, ce qui l'ouvre à la fois sur réciproquement, et divergent, erroné . La racine indo-européenne *meith* (élargissement de *mei*) signifie “ commun, qui exprime la différence ou la mutation ; tour à tour ; à l'envers, de manière incorrecte ”. Le préfixe *mes* sert à construire les formes négatives ou péjoratives, mais il subit peu à peu la concurrence de *de* (méplaire/déplaire).

Méprise : Au Moyen-Age, signifie “ mauvaise action ”, et “ se mesprendre ” est alors équivalent à “ commettre une faute, ou une erreur, en prenant quelque chose ou quelqu'un pour autre chose ou quelqu'un d'autre ”.³

c) sur/mé :

Opposition première de surprise et de méprise, entre le mouvement de *sus* qui ajoute, qui augmente, et celui de divergent et erroné que contient *de*, semble ici confirmée. Leur liaison peut aussi s'entendre comme le fait que le mouvement qui nous fait partir de bas en haut, prendre le bas pour l'emmener vers le haut, nous mène à l'erreur. Ce qui nous ravit et/ou nous effraie (la surprise) serait alors soit renforcé par « mes » qui, dans le sens d'alternance et de réciprocité, nous inclinerait à « accepter » cette surprise, ou qui, dans le sens « d'erroné », nous inviterait à y dénicher ce qui est voilé par le dévoilement de la surprise.

Leur articulation contradictoire nous invite aussi à les voir comme les deux faces d'un même processus, où chacun se nourrit de l'autre et le renforce : la surprise engendre la

³ Où l'on retrouve ici des résonances avec le quiproquo (dont j'ai tenté de montrer la fécondité relationnelle en matière d'accompagnement *in* ...) et avec le mythe, à mon sens puissant médium pour penser nos actions (cf *Mythes et éducation*, coord. F. Lerbet-Sereni, à paraître).

méprise qui engendre la surprise qui engendre...Plus il y a de dévoilement plus il y a de recouvrement, plus il y a de lumière, plus il y a d'ombre...

En réponse à la position d'opposition stricte, il y aurait alors lieu d'opérer un déplacement du couple surprise-méprise, à opérer un travail de déprise tel que *sub* opposé à *de* se trouve contesté et questionné par lui pour ouvrir à la possibilité de *mes* qu'il contient. Cette position non plus seulement contradictoire et opposée, par laquelle se jouent à la fois surprise et méprise dans l'acte de parole de soi sur soi, deviendrait possiblement paradoxale. Alors, nous pouvons sentir que la surprise *est* la méprise qui *est* la surprise qui *est* la méprise etc. Ce *est*, pourtant, ne les fait pas exactement se recouvrir l'un l'autre à l'identique, pour les annihiler mutuellement. Il cherche plutôt à dire un rapport de potentialité d'émergences réciproques, un rapport de contenant-contenu, de l'un à l'autre, qui s'inverse et s'articule, par des enchevêtrements hiérarchiques⁴.

2° Déprises/reprises

a) *Déprises* :

De : marque la séparation, l'éloignement d'un objet avec lequel il y avait contact, union ; préfixe indiquant qu'une action s'effectue en sens inverse ou est annulée ; une partie prise dans un tout ; mouvement de haut en bas, changement d'état ; retirer ; à propos de, au sujet de.

De vient de *dis* : séparation, écartement et, par suite, contraire, négation (opposé à *com*). *Dis* latin = *dia* grec.

Deprehendo : surprendre, saisir, intercepter, prendre sur le fait, découvrir quelque chose. Il engendre ainsi une désaliénation, une suspension qui ouvre sur du suspens. On retrouve alors par « déprise » le chemin vers la surprise.

Dépris vient du terme moyenâgeux *despris*, qui signifie « dénué, misérable ».

Déprise et dépendre n'existent pas en tant que tels dans le Dictionnaire historique Langue française, contrairement à surprendre, reprendre ou méprendre. Ils se trouvent sous « prendre » (p. 1618) : « De tous les verbes préfixés formés sur « prendre », dépendre a eu la vitalité la plus réduite : après l'emploi de son participe passé « dépris » au sens moral de « misérable, dénué de tout », le verbe est surtout attesté à la forme pronominale « se

⁴ Cf. par exemple l'idée d'enchevêtrement hiérarchique avancée par Y. Barel (*Le paradoxe et le système*), ou celle de clôture opérationnelle chez F. Varela (*Autonomie et connaissance*) pour tenter de formaliser ces paradoxes de l'autonomie, où l'un est et n'est pas l'autre.

déprendre ” au sens de “ s’écarter, se séparer de ”. Seul le sens figuré de “ se dégager de” (1580) s’est répandu en opposition à “ s’éprendre ”, notamment dans le domaine des sentiments amoureux ? Cependant, “ déprise ” ne fournit qu’exceptionnellement et dans un style littéraire un antonyme à “ emprise ”. »

b) *Reprises* :

Re, ré, r : préfixe tiré du préverbe latin *re-*, *red-*, marquant un retour en arrière, un retour à l’état antérieur et par suite une répétition ou un mouvement en sens contraire qui détruit ce qui a été fait (*renunutiare*). Peut aussi exprimer le renforcement, l’achèvement.

Reprehendo : saisir et empêcher d’avancer ; retenir ; arrêter ; reprendre, blâmer, critiquer (cf. répréhensible) ; prendre et ramener en arrière.

Re est ainsi la répétition, le bégaiement, l’inversion compulsive qui renforce du « même » et le réifie, le retour qui annule ce qui avait été produit. Mais *re*, c’est aussi *versus*⁵ comme un des dérivés de *re* par l’intermédiaire de *retro* et *rursum*. Si *versus* peut aussi se contenter de bégayer par inversion compulsive, il porte aussi en lui cette capacité de « tourner, se tourner, retourner dans tous les sens », au point qu’il peut « se renverser » et « changer, convertir », éventuellement dans le combat et la tension conflictuelle. En tous les cas, *versus* peut être un passeur qui transforme ce qui le rencontre.

c) *De/re* :

Quand *de* et *re* se posent face à face dans leurs oppositions, plusieurs modalités d’articulations contradictoires sont susceptibles de se jouer :

- entre *de*, qui signifie « contraire », et *re* comme mouvement lui aussi en sens contraire, se dessine un renforcement de l’éloignement, par lequel il devient difficile de concevoir les re-trouvailles de soi à soi. Répétition, redoublement, du même à l’identique, le chemin nous y ferait bégayer inlassablement, vers une clôture de plus en plus grande et rigide sur nous-mêmes.

- entre *re*, qui vient rechercher ce que *de* a éloigné et qui s’en saisit, se jouent des oppositions complémentaires. Qu’il le ramène d’où il vient, et ce déplacement-replacement peut n’être aussi que bégaiement de complémentarités qui s’annulent l’une l’autre par opposition de strict face à face. Un « sur place », malgré les déplacements, du même ordre que ce que peuvent engendrer *de* en tant qu’inversion, et *re* comme répétition, construisant

⁵ Pour un approfondissement de cet opérateur « versus », cf. F. Lerbet-Sereni, op. cit. 1997.

une répétition compulsive de l'inversion qui ne montre finalement qu'alternativement les deux seules faces dont elle dispose. Mais que les nouages opèrent, et que soit investi le double mouvement contradictoire du passage recommencé, et se dessine la possibilité du lien paradoxal et dynamique où, dans le temps même du retournement, dans son mouvement, s'introduit l'opposition qui dégage le retournement de son piétinement pour l'engager dans son retour, comme le retournement s'immisce dans l'inversion pour l'engager/dégager de sa propre specularité. Avec Morin, on pourra appeler « récursion » ce retournement, que versus (« / ») représente. C'est une répétition dynamique, qu'il travaille dans son opérationnalité, et qu'il nomme donc « récursion »⁶ pour signifier la possibilité de retour/inversion, qu'il synthétise quant à lui en « re » : « La récursion est un processus dont les effets et/ou produits sont nécessaires à sa génération et/ou régénération (..). La récursion constitue un circuit formant boucle, jusqu'à l'arrêt de mort, dans une génération/production de soi ininterrompue. Ainsi, la récursion donne son sens constructeur à l'idée de boucle qui, sinon, serait simplement un circuit tournant en rond »⁷. De la répétition à la récursion se déploient, selon Morin, des re-organisations, re-production, re-génération, la remémoration et la réflexion.

En associant la rencontre de la répétition et de l'opposition, de la récursion et de l'inversion, on se trouve ici aussi, comme précédemment avec « sur/mé », sur les traces des hiérarchies enchevêtrées, des clôtures opérationnelles, pour formaliser les processus paradoxaux. Ainsi, la répétition *est* l'inversion qui *est* la répétition qui *est* l'inversion etc, c'est-à-dire que la répétition *est* le mouvement qui *est* la répétition etc. Mais ce « *est* » qui, par le seul fait d'être reconnu, et posé « entre », installe une différence, ce « *est* » signifie aussi que quelque chose se joue, ou plutôt qui inscrit la possibilité d'un jeu, jamais assuré de lui-même, jamais prévisible. Ce « *est* », ainsi, relie et sépare, relie en séparant et sépare en reliant. Il fait travailler entre elles des contradictions qui deviennent susceptibles de se retourner dynamiquement en elles-mêmes comme non elles-mêmes quand un « enchevêtrement », un enchevêtrement les constitue en contenu/contenant. L'enchevêtrement tente ainsi de traduire l'idée que d'un moment à l'autre dans le procès d'inversion, il y a eu en somme intégration pour passer à un autre niveau d'interaction et d'organisation.

C'est ce paradoxe de la « dynamique de la clôture » que j'identifie comme versus (/), où versus à la fois propulse par ses inversions (*re*) et les contient en les retenant. Il me semble pouvoir le décliner pour modéliser les quatre modes du « prendre » ici en scène.

⁶ Cf. E. Morin, *Opus cit.*, Points Seuil, 1980, p. 336 et sq.

⁷ *Ibidem*, p. 338.

3°Sur/mé/de/re

Le graphe (modèle ?) ci-dessous est construit de la façon suivante : les pôles extrêmes sont posés dans leur opposition initiale, une opposition dont nous venons de voir qu'elle est aussi susceptible d'être paradoxalement mise en acte par le sujet dans son rapport à lui-même, aux « prises » avec lui-même. Ces termes à termes opposés se trouvent ainsi « posés » de proche en proche, sans que jusqu'à maintenant ne soit apparue la question des rapports entre ces proches. Sur le graphe se trouve donc repérées les éventuelles similitudes de sens entre ces proches, telles que l'étymologie a pu les montrer. Ainsi apparaissent des équivalences de sens de proche en proche par les termes tournants du graphe. Ce qui est contraire deviendrait, en première approximation, semblable. Enfin, j'inscris au centre de ce quaterne ce qui me semble y avoir place, à savoir « emprise », dont je m'expliquerai ci-dessous.

Surprise

=
(cf. de = sur)

=
(cf. sur =au-dessus
et re=qui revient sur, par dessus)

Déprise

=
(cf. en sens inverse)

Emprise

=
(cf. par, à l'envers, en retour)

Reprise

Méprise

Je ne vais proposer ici qu'une lecture succincte de cette modélisation. Il va de soi que chacun peut s'en emparer à son gré, et exploiter plus particulièrement tels ou tels liens, repérables par telle triangulation ou telle autre.⁸

⁸ Il me semble, par exemple, que certaines problématiques des formations par alternance pourraient se retravailler à partir du triangle « de/mes/re », en donnant un statut pédagogique fort à la méprise, qui me semble plus forte encore que la fonction polémique identifiée très tôt par B. Schwartz comme un des ressorts essentiels de ces formations.

Tout d'abord quelques mots sur « emprise » et son double sens, double sens qui me semble particulièrement juste ici, et en écho avec le double sens du « sujet » évoqué tout à fait au début. Emprise, c'est ce qui est pris dedans, *in*. Ce serait ce point aveugle, toujours fuyant et pourtant essentiel, du sujet qui doit perpétuellement « se prendre en lui » (*in se*) pour ne pas s'évaporer dans ses multiples mouvements, et s'échapper à lui-même, alors même que ses effets de « surprise », par exemple, par ce qui s'échappe de lui, l'échappent de lui, et font que « ça » opère. Et cette « emprise », c'est aussi la traduction du fait que l'on peut bien se retrouver sous l'effet de sa propre emprise, de l'emprise de son propre discours sur son histoire, qui alors, ne nous échappe plus, mais ne nous appartient plus non plus : elle nous captive, nous capture et nous emprisonne, au point que nous ne pouvons plus distinguer entre nous et nous, entre le « je » qui dit que... et le « je » est ce qu'il dit. J'y reviendrai à propos de la distinction entre l'auteur de la narration de sa vie et l'auteur de sa vie telle que l'approche Hannah Arendt, ainsi qu'à propos des multiples procès d'interprétation en jeu dans ces pratiques, qui nous rappellent qu'il n'y a pas ici de quête de vérité autre que celle qui, provisoirement, est acceptable par celui qui la produit sur lui-même. Je veux ici souligner que cette « emprise », cette prise *in se* de ce que le sujet produit, est tout à la fois nécessaire, dangereuse, et impossible à réaliser *absolument*, puisque chaque « prise » repousse le « à prendre »⁹ en s'en saisissant pourtant en partie, chaque « saisissement » contribuant à transformer celui qui s'en saisit.

En posant cela, et en proposant de lire le graphe comme liant des processus à la fois contradictoires et semblables, susceptibles donc d'être vécus par le sujet dans leur paradoxalité, il me semble que l'on peut alors concevoir ce travail d'histoires de vie professionnelle comme un enclencheur, ou espace/temps d'accueil des dynamiques identitaires telles que Ricoeur, par exemple, nous les suggère¹⁰. En effet, en faisant cette expérience de la parole de son histoire comme une parole qui à la fois dit et ne dit pas ce qui est ou ce qui a été, qui est et n'est pas l'histoire, (expérience que tente de traduire le quaterne « *sur/de/mes/re* »), un sujet vit des épreuves d'ipsités, de soi-même comme un autre qui pourtant est le même. Ainsi, partant des « surprises » pour y revenir, ce bouclage de “ sur ” à “ sur ”, de la parole adressée à la parole reprise dans son écriture, peut-on commencer à repérer que c'est aussi en reprenant que l'on s'adresse, qu'en se déprenant pour « y voir plus clair », on se peut se méprendre, que ce qui fait surprise était pourtant déjà bien là, que ce qu'on croyait faire obstacle devient passage, que nos répétitions contiennent nos inversions

⁹ C'est ce que les théories de l'autonomie issues de la seconde cybernétique nomment « autoréférence »
¹⁰ Cf. *Soi-même comme un autre* (Seuil, 1990)

possibles etc. La surprise de *ce que* l'on dit nous révèle aussi (surtout) que l'on est celui *qui* dit cela, et la surprise de ce qu'en fait l'écriture nous révèle que notre parole contenait aussi cela. La surprise nous indique ainsi, ce faisant, que nous n'en aurons sûrement jamais fini avec les surprises, si nous voulons bien nous laisser surprendre, c'est-à-dire nous méprendre, nous dépandre, nous reprendre, quel que soit l'ordre, puisqu'il n'y a pas d'ordre. Mais au fur et à mesure que je me surprends, que j'avance dans ma production de mon histoire, que je la déploie et que je récolte quelques grains de sens, je creuse aussi en moi ma béance, ce vide taoïste tellement plein, mon « se » dans lui-même, et je m'achemine vers ma propre absence, au fur et à mesure que je crois m'approcher de ma « vérité ». Le dévoilement de la révélation de la surprise recouvre et repousse d'autres mystères, et voile en même temps qu'il dévoile. Les « versus » entre « surprises/méprises/déprises/reprises » tentent de figurer tout à la fois cette absence d'ordre et ce creusement sans fond « *in se* ».

Parler son histoire

Si la modélisation proposée ci-dessus permet donc de lire ce qui est susceptible d'animer un sujet parlant/écrivain son histoire, je voudrais, avant de revenir sur la notion de « dispositif » de possibilité et d'accueil de cette parole, rappeler succinctement ce qui me semble ontologiquement et épistémologiquement en jeu dans cette démarche, que je propose de nouer au travers de trois grands champs problématiques : celui de l'identité et de la pluralité ; celui de l'identité et de l'herméneutique ; celui de l'identité et du temps. Je pourrais alors rassembler mon propos autour d'une question générale telle que : « qu'est-ce/qui est-ce que je deviens quand je raconte à d'autres des histoires avec mon histoire ? ».

1) Parler son histoire : identité et pluralité

Dans la réflexion qu'elle mène sur « ce que c'est qu'être humain », les conditions par lesquelles nous nous constituons humainement, H. Arendt¹¹ opère la distinction entre « travail », « œuvre » et « action ». Elle considère que l'action, et la parole, sont révélatrices de l'agent, et le constituent en acteur, mais un agent qui ne peut agir seul. Une action, comme une parole, est adressée et entourée d'autres, alors que la fabrication est possible sans « autres », en étant seulement entourée du monde (le monde étant entendu comme

¹¹ cf *Condition de l'homme moderne*, Pocket, 1961

monde des objets et de la nature). La parole peut alors instaurer des “ qui ”, opposés au “ ce que ”, à la condition de la pluralité. Notre parole, prenant place parmi d’autres, parmi cette pluralité, est obligée à la confrontation, et nous contraint à ne pas nous prendre pour le « tout » du monde. Ainsi le « qui », dès son émergence est-il d’emblée contraint : contraint par les autres, et contraint par son rapport à sa parole. Interrogeant alors le rapport entre parole et histoire, H. Arendt poursuit en disant que si l’action (au sens qu’elle lui confère, c’est-à-dire, en fait le seul mode d’être du domaine public et donc, politique) permet le passage d’agent à acteur, cet acteur ne peut devenir pour autant auteur de cette histoire. Ce sont les autres, après nous, qui, en disant notre histoire, seront les auteurs de cette histoire (ce sont ainsi les historiens qui écrivent l’histoire). Et s’ils sont les auteurs de notre histoire, ils ne sont cependant pas les auteurs de notre vie. Ainsi, lorsqu’à notre tour nous entreprenons de dire/écrire notre histoire, y a-t-il lieu de ne pas perdre de vue deux précautions majeures, qui pourraient bien, sinon, semer le trouble dans les places, et donc, dans notre construction identitaire : la première est que nous ne pouvons pas décider à la place des autres (la communauté politique pour H. Arendt) ce qui fait histoire dans notre histoire ; lorsque nous parlons notre histoire, donc, nous sommes l’auteur de la narration, mais pas de l’histoire, au sens historique et collectif du terme. C’est cette impossible signature de notre propre histoire qui nous évite de nous prendre pour Dieu (celui qui “ disant ”, et par là écrivant, l’histoire des hommes, écrit du même coup la sienne propre). La seconde, mais qui, du coup, va comme d’elle-même, est que nous ne sommes *a fortiori* pas auteur de notre vie, quand bien même nous tentons de la dire et de produire du sens à son sujet¹². Alors, l’expérience d’histoire de vie professionnelle en formation peut s’entendre aussi comme l’expérience vécue par une personne de la mise à l’épreuve de son rapport à son destin et à sa liberté : illusion d’une possible absolue appropriation de soi-même dans une visée de maîtrise de sa vie (Œdipe ?), ou, plus modestement et plus humainement, réconciliation avec son destin, son histoire, sa filiation (Antigone ?).

Ces deux précautions étant posées comme ce qui cadre, encadre, limite¹³ et permet, une parole peut se mettre au travail, comme travail de la parole, celle d’un sujet singulier qui

¹² H. Arendt, op. Cit. p. 244 : “L’histoire vraie dans laquelle nous sommes engagés tant que nous vivons n’a pas d’auteur, ni visible, ni invisible, parce qu’elle n’est pas fabriquée. Le seul « quelqu’un qu’elle révèle est son héros, et c’est la seule médium dans lequel la manifestation originellement intangible d’un « qui » unique et distinct peut devenir tangible *ex post facto* par l’action et la parole. (...) Nous savons *qui* est Socrate parce que nous connaissons son histoire, alors qu’il n’a rien écrit. Mais nous ne savons pas *qui* est Platon, ni Aristote, alors que nous savons par leurs œuvres *ce qu’ils étaient* ».

¹³ Pour approfondir la réflexion sur la limite comme frontière et comme horizon, cf par exemple G. Liiceanu, *De la limite. Petit traité à l’usage des orgueilleux*, Michalon, 1997

se construit de l'énoncer et de l'adresser, d'être entendu par d'autres qui eux aussi se parlent (dans le double sens réfléchi et réciproque de « se »), et de se reprendre.

2) Parler son histoire : identité et herméneutique

Entrer dans cette démarche de dire au « je » la mise en forme de ses expériences (professionnelles) pour que notre histoire fasse retour sur nous-mêmes, par nous-mêmes, en même temps que ce « je » lui permet de se retourner sur elle-même et d'en transformer le récit et son sens, constitue ainsi conjointement cette double problématique identitaire et herméneutique. Une problématique identitaire qui ne viendra jamais à bout d'elle-même (construire son identité professionnelle, cela prend toute une vie professionnelle) et une problématique herméneutique (produire du sens, interpréter des symboles, des traces reconstituées de son histoire) qui, elle non plus, n'a pas lieu de pouvoir marquer son terme, inscrivant ainsi l'une et l'autre, l'une avec l'autre, l'une dans l'autre, dans l'Histoire, au sens de la durée. A l'intersection de ces deux problématiques, on retrouve P. Ricoeur, aussi bien celui de *Temps et récit* que celui de *Soi-même comme un autre*. Mais une interprétation qui prétendrait épuiser le sens de progrès en progrès, d'intelligibilité en intelligibilité successives, rappelle aussi Ricoeur, nous ferait passer à côté du symbole, qui, comme le mythe, est originellement une énigme, et dit en énigme, et, en cela, nous enseigne. Croire pouvoir venir à bout de l'énigme, c'est imposer son sens aux symboles, et non les laisser parler pour que se produise de l'interprétation. C'est difficile parce que cela concerne sa propre histoire, une histoire à la fois que l'on pense bien connaître (en tous cas mieux que quiconque), dont on pourrait/voudrait croire « avoir fait le tour », et à laquelle on se met à donner le statut de matériau symbolique à interpréter. C'est difficile, mais c'est aussi ce qui est susceptible de « faire formation » pour les professionnels des métiers impossibles, qui, parce qu'ils sont singulièrement incarnés, ne peuvent pas travailler sur autre chose qu'eux-mêmes (leurs résistances à dire, c'est-à-dire à faire rentrer dans leur histoire ; leurs opacités à ouvrir le sens ; leurs « petits arrangements » avec les valeurs ; etc), un « eux-mêmes » auquel l'histoire-en-question donne un certain accès.

Parler son histoire devient ainsi une sorte de redoublement, de répétition, où « parler » est dire l'action pour faire histoire, faisant de « parler l'histoire » le dire du dit, dont on attend qu'il joue le rôle de méta-point de vue. Un méta-point de vue qui, pour autant, ne peut prétendre parvenir à dire le « tout » d'une histoire, dans la mesure où le lieu de

l'énonciation ne peut pas parvenir à se dire lui-même (sauf à se prendre pour Dieu)¹⁴, et dans la mesure où il s'inscrit dans un procès d'interprétations successives. En effet, agir, c'est interpréter ; dire, c'est interpréter l'action ; en faire une histoire, c'est interpréter le " dit ". Dans cette interprétation d'interprétation d'interprétation, que l'on peut poursuivre à l'infini, les productions successives de sens s'enchevêtrent et engendrent leur propre production de non-sens. « Parler son histoire » est alors aussi une question épistémologique : de quelle vérité prétend-on accoucher de soi-même ? Que concevons-nous être une vérité ? Que l'on se tourne alors du côté de l'histoire, de la philosophie, de l'anthropologie, de la psychanalyse, de la linguistique, ou des sciences de l'éducation, on peut repérer un même paradigme qui traverse et fédère leurs préoccupations épistémologiques, qui vise à les constituer rigoureusement comme sciences de l'interprétation, avec leurs exigences, leur puissance, et leurs limites. C'est donc, nous l'avons vu, à de multiples titres que ce projet de formation qui consiste à « parler son histoire » a bien à voir avec toutes ces disciplines (et avec d'autres encore : psychologie sociale, sociologie, biologie etc).

Assumant ce paradigme herméneutique, on peut alors rejoindre Ricoeur, pour qui « c'est en interprétant que nous pouvons de nouveau entendre, c'est-à-dire tendre vers une seconde naïveté. La conscience acquise du mythe en tant que mythe démythologise le mythe dans le sens où nous ne pouvons plus, comme nos ancêtres, fonctionner de plain-pied avec lui. Cette démythologisation est la nécessité d'une scientification, d'une quête de vérité de la science historique. Mais d'un autre côté l'herméneutique moderne poursuit le dessein d'une revivification de la philosophie au contact des symboles fondamentaux de la conscience », en particulier la phénoménologie. Le mythe serait ainsi paradoxalement obstacle et passeur pour retrouver, peut-être, le chemin vers cette naïveté seconde où nous sommes à la fois dedans et hors de notre propre histoire, si nous tentons de donner à notre récit ce statut de mythe).

Parler son histoire pourrait alors signifier d'accepter d'en faire une histoire qui serait en somme, au cours d'une vie professionnelle, la succession de ses propres récits : où l'on retrouve alors la définition que Lévi-Strauss donne du mythe, définition qui signe aussi les processus auto-référentiels qui lui sont propres (« Le mythe est la succession de ses récits »). Les histoires de vie en formation seraient ainsi l'articulation, le couplage, d'une double clôture opérationnelle (Varela), de deux dispositions auto-référentielles, celle du sujet et celle de son histoire comme mythe.

¹⁴ Dans la mesure où l'on accepte de penser avec la question de l'auto-référence, c'est-à-dire avec notre propre point aveugle, celui d'où l'on essaye de se regarder et se dire, toujours plus loin repoussé.

Il s'agirait alors d'entendre « mythe » dans son double sens. Celui de mensonge, de fiction : qu'est-ce que je m'invente comme histoires sur moi-même ? Et celui d'histoire vraie en tant qu'histoire, au plus près de la réalité de mon imaginaire, celle dont j'ai besoin pour vivre « humainement ». La dimension anthropologique car collective du mythe serait ainsi également pertinente pour chacun avec son mythe personnel. Cette « folle du logis », comme Gilbert Durand appelle l'imaginaire, est mienne. La dénicher, en découvrant parfois comment elle nous habite, nous permettrait de la regarder en pouvant aussi l'installer dans une filiation, dans une généalogie professionnelle (ie pédagogique) et personnelle familiale : où l'on peut alors, aussi commencer à établir, non plus seulement nos opinions et croyances, mais aussi nos concepts et nos méthodes, c'est-à-dire toute démarche scientifique telle que Popper l'a envisagée. Non plus en déniait que nous sommes imaginaires agis et portés, mais en tentant l'intégration de l'ensemble des dimensions de nous-même, intégration que peut, sous certaines conditions, permettre le récit, parce que l'histoire est, de toutes façons, re-création du passé à partir du présent, en apprenant à coupler singulier et universel, et à produire du sens (herméneutique) à propos de l'événement dans ce qu'il a de plus singulier. C'est alors aussi un travail de clinicien à l'égard de nous-même qu'il s'agit d'apprendre, l'apprentissage d'une posture qui suppose et engendre une fonction critique : formalisation, problématisation, théorisation, modélisation de sa professionnalité.

3) Identité et temps

Parler son histoire pour en faire des histoires qui font son histoire, c'est aussi accepter la confrontation avec son rapport au temps, et, peut-être paradoxalement, faire l'expérience que François Jullien¹⁵ rapporte de sa proximité avec la culture chinoise, dans laquelle le temps, tel que l'Occident l'interroge, n'existe pas. Ce triptyque « passé-présent-futur » qui laisserait entendre que les choses commencent à un début que l'on peut trouver (ou, du moins, s'épuiser à chercher comme une quête *a priori* non vaine) et courent vers un but que l'on peut lui aussi identifier, mesurer, déterminer, avant que d'entamer le parcours pronostiqué comme le plus efficace, -se déroulant donc entre des bornes-, comme une succession de présents qui fuient, ce triptyque ne rend pas compte du temps de l'Orient. Le temps, au contraire, y est saisons et transformation, non plus pensé en opposition à l'éternité comme « l'hors du temps », mais en lui-même comme « ce qui ne s'interrompt jamais ».

¹⁵ Cf. F. Jullien, *Du temps*, Paris, Grasset, 2001

« L'éternel renvoie à une « identité » d'essence ; tandis que le constant est de l'ordre de la « capacité » (...) : c'est lui qui assure le procès des choses »¹⁶ L'attention aux processus, aux transformations qui alimentent les potentiels d'action d'une situation pour quiconque sait les accueillir et les accompagner, se tenant au plus près d'eux (à leur chevet, diraient les cliniciens) s'inscrivent dans, et constituent, le cours d'une vie qu'aucune étape, et finalement aucun « événement » ne jalonne. Plutôt les choses adviennent-elles. Dans ce cours, dans cette « durée », tout n'est que transformation. Perspective proche de celle d'H. Arendt, pour qui « ce n'est qu'après sa mort que l'on peut saisir l'identité inchangeable d'une personne comme entité palpable. (...) L'essence humaine (...), l'essence de *qui* est quelqu'un ne commence à exister que lorsque la vie s'en va, ne laissant derrière elle qu'une histoire »¹⁷.

Pas question donc de prétendre répondre à la question « qui suis-je ? » en faisant (toute la) lumière sur les actions passées de mon histoire, mais peut-être cette possibilité de devenir à un autre mode de rapport à moi, ouvert par les expériences de transformations narratives qui m'inscrivent dans des temps multiples et contradictoires, de l'agent, de l'acteur, du conteur, du narrateur, du passeur.

Le temps, linéaire et irréversible comme temps externe, devient alors un continuum (un constant) pris à rebours¹⁸ (repris), en même temps que temps suspendu, celui de l'*époque* où, m'absentant du temps vécu qui se déroule (déprise), je peux m'essayer à m'approcher au plus près de l'éprouvé, hors tout jugement. Sorte d'absence de soi qui amène au plus près de soi, l'un et l'autre « soi » étant à la fois le même et pas le même. L'histoire qui se parle et s'écrit contribue, ainsi, à l'expérience vécue du temps non plus comme fatalité (malédiction ?) existentielle contre laquelle il y aurait à lutter pour repousser la mort, mais comme celui d'un temps vécu en propre qui construit une histoire, toujours ouverte tant qu'elle n'est pas finie : ouverte à l'avenir, comme ouverte à ses propres productions successives. Cette histoire devient la possibilité, pour un sujet, d'une expérience du temps comme créateur, irréversible qui pourtant s'inverse tout en continuant (qui inverse localement la flèche du temps), par un investissement de l'instant devenu pluriellement signifiant (M. Maffesoli), tourbillonnaire (M. Serres). Le temps se constitue alors comme

¹⁶ *ibidem*, p.24

¹⁷ H. Arendt, *op. cit.*, p. 251-252

¹⁸ *ibidem* p.251 « L'action ne se révèle pleinement qu'au conteur, à l'historien qui regarde en arrière et sans aucun doute connaît le fond du problème mieux que les participants. C'est le narrateur, ce n'est pas l'acteur, qui « voit » et « fait » l'histoire ».

« opérateur. Pas un temps externe homogène, mais un temps interne spécifique, lié à mais aussi liant l'évolution »¹⁹.

Parler/écrire son histoire, par l'expérience différenciée du temps de l'acteur et du temps du narrateur, ainsi que leur articulation dans une formalisation donnée à entendre et à lire à d'autres, permet de vivre la précarité de toute forme de vérité, tant d'action que de pensée, seule condition, pourtant, pour continuer à agir comme à penser. Je suis tout à la fois, celui (celle) qui a fait/dit/écrit cela hier, et qui, aujourd'hui, en propose une autre formulation, une autre approche : inachèvement, incomplétude, auto-contradiction même parfois. Si entrer dans son histoire, c'est entrer dans *son* temps, c'est aussi entrer dans tous les temps, dont celui de l'après-coup, de l'à rebours, du " re " qui, faisant retour, propulse vers l'inconnu de soi et ouvre à l'a-venir, en l'accueillant comme temps du Mystère et de la rencontre²⁰, le temps comme transformation.

Bouclage de tous ces temps dont on fait l'expérience par le récit de soi-avec-les autres (soi-en-situation), temps de la promesse et du pardon (HA), temps éthique.

Comme couplage de l'instant et de la durée, couplage dont émerge le sens (cf débat épistémologique des historiens entre primat de l'événement/primat de la durée comme structure : la notion de couplage dépasse l'alternative)

IV- Perspectives d'action

- Situer le contexte de l'entreprise comme contexte professionnel et comme histoire professionnelle (reprendre HA p. 283 about domaine public et action, y " rabouter " la question de l'histoire : auteur de l'histoire différent de l'agent de l'action).-→ ici, double problème : celui de la sphère professionnelle comme privée ? :publique ? ; celui de la prétention quasi divine à croire être le possible auteur de son action (agent/acteur/auteur) en en produisant l'histoire. -→importance du cadre et des modalités de la production pour qu'elle ne soit pas a-humaine, qu'elle ne prétende pas tout résoudre par une production de sens après coup qui serait le sens, et qu'elle ne clôture pas le sujet sur lui-même en lui faisant

¹⁹ G. Pineau, *Temps et contretemps en formation permanente*, Paris, Ed Universitaires, 1986, p.75

croire à son auto-suffisance. Donc, ne pas laisser de côté les questionnements épistémologiques (liés à la question de l'interprétation, des interprétations), au croisement des réflexions épistém. des différents disciplines en jeu dans ces démarches (philo., histoire, pédago., littérature, anthropo., socio etc)

Parler : suppose une adresse. Cf. H.A. : la parole peut instaurer des “ qui ”, opposés au “ ce que ”, à la condition de la pluralité. Ce qui renvoie aux paradoxes classiques du même et de l'autre (Ricoeur), de la relation et de l'angoisse de séparation (Pagès). Si “ surprises, méprises, déprises et reprises ” tente de dire les processus engagés et vécus par une personne qui s'éprouve elle-même par sa mise en histoire, les formes des dispositifs de formation qui lui sont liés ont à se penser au regard de cette question de la pluralité. C'est-à-dire à conjoindre les paradoxes de l'accompagnement (la verticalité et l'horizontalité), passeur/passant, parole/silence, et le déjà éprouvé du “ guide ”.

-Prend place dans un **dispositif** : au sens que le courant de psy et de péda institutionnelle donnent à ce terme. Non neutre (méthodologiquement, donc éthiquement et politiquement), ritualisé, pensé, tenu et nourri : statut et compétences de l'animateur, statut des réf. Théoriques, statut de la modélisation-appropriation, de l'écriture (privée, partagée entre membres, publiées/publique ?).

Quels dispositifs (conditions de possibilités de ces possibles surprises) :

la surprise est in-possible. Sa reprise peut aussi nous permettre de nous inscrire dans une filiation professionnelle et dans une filiation de pensée professionnelle, que nous signons singulièrement par notre récit donné à lire.

-Ce versus se démultiplie alors si on envisage l'hypothèse qu'il opère aussi « entre » certains de ces métiers impossibles, comme ici, entre recherche et métiers du soin, ou, pour moi, entre éducation et recherche. Ce serait la reconnaissance de nos différents « je », et les tensions et enchevêtrements susceptibles de jouer entre eux, qui serait une sorte de « garant » à une recherche qui ne soit pas que solipsiste ? Comme si, paradoxalement, le « je », se retournant sur lui-même « comme un autre » dans un « creusement » qui ne s'épuisera jamais, devenait le garant de l'au-delà du « je » : la possibilité de modélisation trouverait ses fondements dans les in/in-possibles en jeu.

L'enseignant/chercheur, le praticien/chercheur alors, ne se dédouble pas seulement, n'occupe pas non plus seulement ce que vous nommez « l'entre deux chaises » du tiret praticien-chercheur, mais se/ dé/re-double, dans des jeux singuliers dont on peut espérer se surprendre, de s'être dé/re-pris. Le « savoir incarné » (p. 281), de mon point de vue autre terme pour dire l'éthique, s'il passe par versus, contient alors peut-être plus nettement l'idée :

1) qu'il n'est jamais assuré de lui-même

2) qu'il est incarné au sens de vivant s'il est tendu vers un horizon d'intégration du penser et du faire, intégration soutenue par le fait que « ça questionne », « ça résiste », « ça ne va pas de soi », et pas seulement que « ça s'ajuste », de telle sorte que le faire du penser et le penser du faire, et le faire du penser du ...pourraient se reconnaître dans leur inachèvement et leur clôture opérationnelle.

3) que sa transmission renvoie à la question de l'accompagnement, envisagé comme posture paradoxale à incarner

Conclusion

A propos du titre : pourquoi pas « emprise », ni « comprise » (mm si on dirait plutôt compréhension) ? Pour emprise, pê que je l'ai un peu oublié. Disons qu'il m'est venu « chemin faisant », en préparant mon intervention. Oui, on peut bien finir par se fasciner soi-même au point d'être sous l'emprise de sa propre histoire en train de se faire, belle comme laide, d'ailleurs (où « emprise » vient de *imprehendo* (*in-prehendo*) : revoir alors si *in-prehendo* n'aurait pas à faire avec *in-possible*). La fonction d'actorialité qu'elle doit nous aider à assumer ne fonctionnerait pas, et nous ferait devenir seulement agent de notre histoire, au lieu que se joue l'accroche agent/acteur par laquelle notre histoire nous agit et que nous l'agissons, ce que sa mise en mots et en récit contribue à révéler. En ce qui concerne le « comprendre », je m'en méfie de plus en plus. Je me sens plus proche de ce que j'ai exposé en termes d'interprétations à assumer, qui ne laissent aucune ambiguïté quant aux résidus, aux pertes successives de sens : le « comprendre » me semble contenir l'idée de captation (un peu comme l'emprise), où je prends avec moi tous les autres de mes situations pour leur imposer mon sens de ce qui nous est arrivé. Le comprendre pourrait

malheureusement croire aboutir : “ j’ai compris ce qui s’est passé ”, sous-entendu “ l’affaire est close ”. Bien sûr, elle est toujours susceptible de resurgir : mais que j’aie cru l’avoir comprise, que je l’ai prise avec moi et en moi, et je pourrais bien ne pas la revoir passer, je pourrais bien, malgré moi, l’avoir suffisamment enfouie, puisque réglée, que je ne serais plus en mesure de l’interroger de nouveau. Or, de mon point de vue, la principale vertu de cette histoire dans laquelle je m’installe comme une histoire sans cesse à écrire, c’est qu’elle est questionnable et questionnante. C’est la question qui en réouvre le sens. Une question qui, au fil d’une vie professionnelle, ne fait pas autre chose que se décaler, un petit peu chaque fois. La force du “ décalé ”, c’est qu’en retirant la cale qui maintenait tout en ordre et bien droit, il fait entrevoir d’autres angles, d’autres points de vue, et d’autres questions. (cf. F. Jullien).

Pau, Mai 2003